



UNE ÉGLISE dans la rue

Édouard-René Morin vit à Rancagua :
une zone durement touchée par le tremblement
de terre survenu au Chili l'hiver dernier.
Il nous parle ici de la nuit du 27 février
et des jours qui ont suivi.
(LA RÉDACTION)

Le 27 février 2010, 3h34 du matin. Un moment terrible !
Durant 2 minutes et 30 secondes, la terre tremble, les
maisons s'écroulent et le Chili s'écrase. Je crois que ce
moment restera gravé longtemps dans la mémoire collective de
tous les Chiliens.

Ce fut un séisme, d'une magnitude de 8,8 sur l'échelle de
Richter, classé comme l'un des cinq plus importants de
l'Histoire ! En seulement deux minutes et demie, près de



crédit photo E.R. Morin

À Villa Cordillera, 3 000 personnes dorment dans la rue à l'intérieur
d'abris de fortune.





Bateau emporté sur la terre ferme par le tsunami qui a suivi le tremblement de terre du 27 février.

200 000 familles ont vu leurs demeures détruites ou sérieusement endommagées et, comme si ce n'était pas assez, ce tremblement de terre a été suivi par un énorme raz de marée (un tsunami). Les plus pauvres ont été, comme d'habitude, le plus durement touchés.

Une tragédie occultée

Ce que ces deux catastrophes ont dévoilé au grand jour, ce sont les deux visages contradictoires du Chili. Celui d'une nation se considérant parmi les plus développées de la planète et celui d'un pays où le modèle néolibéral s'avère impuissant à endiguer une pauvreté endémique. Un Chili à deux visages !

Mais ce tremblement de terre du 27 février 2010 dévoile une autre tragédie et ce n'est pas la moindre : celle de la disparité scandaleuse qui existe au Chili entre une minorité de riches et une majorité de pauvres.

D'ailleurs, ce sont eux, les plus pauvres, qui ont fui leur demeure en pleine nuit, avec ce qu'ils portaient sur le dos. Aujourd'hui, ils dorment sous des tentes de fortune à la merci des intempéries. Ils appréhendent le froid et la pluie de l'hiver austral qui approche. De plus, les petits séismes qui se répètent génèrent chaque jour un peu plus d'angoisse.

Il faut dire qu'avant le 27 février dernier, le Chili vivait confortablement dans sa bulle : avec son nouveau gouvernement de centre-droite, avec la stabilité de sa monnaie, la qualité enviable de ses exportations minières et agricoles et avec ses vins réputés dans le monde entier, le Chili de l'ère de la mondialisation se croyait à l'abri des menaces extérieures.

Cependant, dans cette nuit du 27 février 2010, en quelques minutes, les murs des maisons se sont écroulés et, ce que le tremblement de terre avait épargné, le tsunami l'a emporté quelques minutes plus tard. Combinés, ces deux événements ont fait des centaines de victimes.



À Rancagua, Édouard-René Morin visite des rescapés du séisme qui ont tout perdu.

Une solidarité nouvelle

Dans les jours qui ont suivi ce séisme, nous nous sommes sentis démunis, vulnérables, désemparés. Nous avons ressenti de la peur, de la peine et beaucoup de colère. Cependant, l'obscurité et le silence, provoqués par le bris des réseaux électriques et des télécommunications, nous ont rendus plus humains et même dépendants d'une parole amicale, d'un sourire ou d'un geste solidaire. Nous nous sommes rapprochés les uns des autres et nous avons pleuré ensemble. On a vu des couples séparés se retrouver, des dizaines de familles divisées se réunir et des frères ennemis s'embrasser. Les masques tombaient ! Comme cela arrive d'ailleurs très souvent dans de pareilles circonstances.

De plus, de partout, des milliers de mains solidaires sont venues pour remuer les décombres, construire des abris de fortune et préparer une soupe communautaire. Une solidarité nouvelle faisait surface ! On cherchait nos proches et on allait récupérer les quelques objets pouvant encore servir. On embrassait les enfants, serrait dans nos bras les vieillards



M^{gr} Alejandro Goic, évêque de Rancagua et Président de la Conférence épiscopale du Chili, rencontre les paroissiens de l'église Santa Cruz qui sera bientôt démolie.

et entourait les personnes seules. Le meilleur de chacun ressortait pour tenter d'oublier les épreuves, les dégâts et les nombreux dommages.

Une Église dans la rue

Faut dire que les pertes sont inestimables ! Sur le plan du patrimoine religieux dans les zones affectées par le tremblement de terre, des dizaines d'églises, datant du temps de la colonie, se sont écroulées. Construites en argile, elles possédaient une grande valeur historique. Beaucoup ont pleuré leur disparition. Cependant, quelques théologiens fort avisés nous ont rappelé que les véritables temples de Dieu, ce sont les personnes. L'Église du Chili, à l'instar des milliers de sinistrés, vit, elle aussi, ces jours-ci un grand dénuement. Je crois, qu'il faudra profiter de ce temps qui nous incite à partager et à célébrer notre foi au Christ ressuscité en petites communautés de disciples sur les places et les routes du Chili sinistré comme au temps des premiers chrétiens. ●

*Originaire de Saint-Évariste (Beauce), il est parti une première fois au Chili en 1966. Il a ensuite travaillé au Canada notamment auprès de la communauté chilienne. Missionnaire au Guatemala (1978-81) et au Mexique (1982-90), il est retourné au Chili en 1991 où il est coordonnateur national de la pastorale des saisonniers de la Conférence épiscopale chilienne.
Courriel : eduardo_morin@yahoo.com.mx



Clocher de l'église de Santa Cruz, à une centaine de kilomètres de Rancagua.



Ce qui reste de l'église de Pumanque, à 130 km au sud-ouest de Rancagua.